

De Bucarest à Montréal : odyssée d'un chef de chœur

Andrei Bedros

1949-1979 et 1981-2021



Souvenirs recueillis et rédigés par Guy Laperrière

Revus et approuvés par Andrei Bedros

Juillet 2021

Quarante ans à la direction des Jongleurs

Septembre 2021 marque le 40^e anniversaire de l'arrivée d'Andrei Bedros à la direction de l'Ensemble vocal Les Jongleurs (alors Les Jongleurs de la gamme). À cette occasion, le conseil d'administration de l'Ensemble a jugé approprié que le secrétaire, Guy Laperrière, procède à une série d'entrevues avec le directeur pour que celui-ci présente le parcours qui l'a amené à la direction de l'Ensemble.

On sait qu'Andrei est d'origine roumaine et qu'il a quitté son pays pour venir à Montréal en 1979. On découvrira ici un parcours pour le moins hors de l'ordinaire. Compte tenu du caractère de notre directeur, il n'a pas été facile de le convaincre d'exposer ainsi son histoire de vie à l'œil du public. Il l'a fait cependant de bonne grâce, et pendant quatre semaines, il s'est confié, deux heures par semaine, à Guy Laperrière.

Il a préféré que le document prenne la forme d'entrevues plutôt que d'un récit, ce qui permet de le parsemer d'anecdotes, de retours en arrière et ainsi apporter un nouvel éclairage. De son côté, le rédacteur a effectué quelques recherches qui permettent de mieux saisir le contexte.

La vice-présidente de l'Ensemble, Johanne Paré, a accepté de procéder à la mise en page des entrevues et à leur publication. Nous sommes aussi très reconnaissants du travail de révision professionnel de Lucie Brouillette.

À tous et toutes : bonne lecture !

I Un Arménien en Roumanie : Anton Garabet Bedros Hudic (18?? - 1936)

Tu es né en Roumanie, en 1949, je crois ?

Pas si vite... L'histoire commence bien avant. On dit que je suis Roumain. Ce n'est pas faux, mais ce n'est pas tout à fait vrai, non plus ; en tout cas, ce n'est pas complet. La vérité, c'est que je suis un Arménien, né dans les Balkans. En effet, on peut présenter un fait (naissance à Bucarest), mais la réalité sociale, les réactions et les souvenirs qu'il suscite sont bien plus importants. Il y a là pour moi une empreinte génétique.

Dire que je suis Arménien, c'est parler d'un peuple qui, un peu à l'image du peuple juif, est présent dans le monde entier.

Est-ce à la suite du génocide arménien de 1915 ?

Non, c'est bien antérieur à cela. Le va-et-vient des populations remonte à beaucoup plus loin. Dans le cas de ma famille, c'est mon arrière-grand-père, Garabet Bedros qui vivait en Turquie, qui a décidé, vers l'âge de 16 ou 17 ans, autour de 1860, de passer en Europe. Il s'est retrouvé à Bucarest, où il s'est engagé auprès d'un marchand de tapis qui s'appelait Vanic.

Il a gagné sa confiance et a gravi les échelons. Son patron l'envoyait souvent à Vienne. Il faut dire qu'à cette époque, la Roumanie, comme bien d'autres pays des Balkans, était un de ces territoires que se disputaient l'Empire ottoman (la Turquie) et l'Empire austro-hongrois (l'Autriche-Hongrie, la double monarchie qui a existé de 1867 à 1918). En gros, au 19^e siècle, l'influence autrichienne augmente à mesure que recule l'Empire ottoman. À Vienne, Vanic dit à mon arrière-grand-père : j'ai cinq filles, choisis-en une. Ce qu'il fit, il se maria avec Ana Vanic (1843-1928) en 1863. Ils eurent cinq enfants, dont l'un est mon grand-père, Anton Garabet Bedros Hudic (18 ??– 1936). (En français, ces trois prénoms sont Antoine, Gabriel et Pierre).

L'origine de mon nom

Bedros est donc le père de ton père ?

Non, l'histoire est plus compliquée que ça, tu comprendras tout à l'heure. C'est le père de ma mère. Mon grand-père Anton a marié Sofia Popovici, beaucoup plus jeune que lui (1885-1974). Née en Bucovine, orpheline, celle-ci a été élevée à Vienne : c'est là qu'elle a connu Anton. Ils eurent deux enfants : Alexandre Bedros et ma mère, Ana-Maria Zoé Bedros (1921-1990).

Vers 1900, mon grand-père Anton s'est fâché avec sa famille. Anton travaillait dur, ses frères et sœurs faisaient la belle vie. Il faut dire que son père avait fait fortune comme marchand de tapis et possédait plusieurs terres. Anton a donc décidé de partager les richesses et les terres en cinq, de donner ses terres en métayage (location) et de rompre avec sa famille. Au point même de changer de nom. En effet, il abandonne le nom Hudic, et transforme son prénom en nom de famille, Bedros. Vous avez là l'origine de mon nom.

C'est ce qui explique aussi que, bien que je sois d'origine arménienne, je n'ai pas, comme la grande majorité des Arméniens, un nom qui se termine par le suffixe « ian », comme Khatchatourian, Armenian ou Masbourian.

En passant, si tu le permets, je vais te raconter une anecdote savoureuse sur mon nom. Un jour, je dirigeais un concert à Stanstead, et la bonne dame anglaise qui nous accueillait, toute fière de me présenter, dit dans son meilleur français : « Et voici monsieur Bed Rose, d'origine roumainienne ». Je ne l'ai pas oubliée...

II Une enfance heureuse, dans une famille atypique et un contexte particulier (1949-1956)

Comment tes parents se sont-ils connus ?

Mes parents sont nés sur les cendres de la Première Guerre mondiale (1914-1918), ma mère, Ana, en 1921, mon père, Mihail (Michel), en 1927. Ils ont donc vécu leur adolescence pendant la Deuxième Guerre mondiale. Ils se sont connus au Conservatoire de Bucarest, où ils faisaient du chant tous les deux.

L'année 1947 marque l'arrivée au pouvoir des communistes. Peux-tu nous expliquer un peu le contexte ?

C'est dans ce contexte que je suis né, le 26 décembre 1949¹. À l'arrivée au pouvoir des communistes, il y avait des batailles de rue entre royalistes et communistes. Il y a eu un grand mouvement : les communistes voulaient instaurer la dictature du prolétariat.

J'ai parlé plus haut à propos de l'Arménie d'une empreinte génétique ; j'ai été aussi marqué par une empreinte sociale, celle du monde communiste. Il s'est produit des événements épouvantables : la révolution contre l'Empire ottoman (l'indépendance de la Roumanie est reconnue en 1878), la Première Guerre mondiale, la Grande Dépression, la Deuxième Guerre mondiale, la période stalinienne.

Je suis né en 1949, en pleine misère, sous la dictature stalinienne. On avait connu une sécheresse, la famine. Il y avait un climat de délation, des purges. Je suis né dans une grande prison. Et le devoir d'un prisonnier, c'est de s'évader. Ce régime s'étendait à la grandeur du « rideau de fer ». À la frontière, on met des soldats pour vous empêcher de sortir ; à l'intérieur, c'est la délation qui fonctionne. Pour obtenir des faveurs, on dénonce ses voisins, on menace : « Tu as été avec le Roi : attention, si tu veux garder ton poste... ». Les détenus

¹ Voici un résumé de l'histoire politique de la Roumanie, depuis 1918. De 1881 à 1918, la Roumanie est un royaume. Son territoire s'agrandit après la Guerre de 1914-1918 : c'est ce qu'on appelle la Grande Roumanie, la plus grande extension du pays dans son histoire. La Grande Roumanie prend fin en 1940, avec le démembrement ordonné par Hitler. Pendant la guerre, la Roumanie sera du côté de l'Axe jusqu'en 1944, alors qu'elle se range du côté des Alliés. À partir de 1945, le pays est sous le régime communiste. La date de 1947 mentionnée par Andrei est celle du départ du roi Michel. Le traité de Paris de 1947 enlève à la Roumanie beaucoup de territoires, qui sont donnés à l'URSS (Moldavie, Ukraine). La famine en 1946-1947 tue des milliers de personnes. De 1945 à 1953, il y a l'épuration, la terreur rouge : c'est la période stalinienne.

politiques étaient chargés de creuser à la pioche le canal Danube-mer Noire, commencé en 1947. J'ai vécu, j'ai senti ces choses...

Le climat était délétère, faux : les enfants allaient à l'école, où on leur chantait la gloire du régime ; ils revenaient à la maison, où tout allait mal, mais il ne fallait surtout rien en dire à l'école.

As-tu eu des frères et sœurs ?

Non, j'ai été enfant unique, fils unique, désiré par ma mère et par ma grand-mère : j'étais comme le Soleil, d'où mon prénom Sorin (nom en lien avec le soleil). En Roumanie, tout le monde m'appelait Sorin. Plus tard, par suite de complications administratives, les fonctionnaires reconnaissaient plus facilement le nom d'Andrei : après avoir quitté la Roumanie, je me suis donc appelé Andrei.

Tu ne me parles pas de ton père.

C'est que mon père était absent. Mes parents n'étaient pas mariés. Ma mère désirait vivement un enfant ; mon père ne voulait pas en entendre parler. Il chantait dans le chœur de l'Orchestre philharmonique de Bucarest. Il est encore vivant (94 ans en 2021) ; il a fait ce qu'il a pu, mais j'ai grandi sans lui : je ne le voyais presque jamais. J'ai renoué avec lui à l'âge de 18 ans.

Mais alors, comment était la vie à la maison ?

Nous habitons un appartement dont je parlerai tantôt. Ma mère est entrée à l'Opéra de Bucarest. Le matin, elle avait des répétitions, jusque vers midi ou 13 h. Puis, vers 18 h, elle partait pour la représentation : il y en avait tous les soirs, sauf le lundi. Elle ne revenait que vers 23 h ou minuit.

Elle n'était à la maison que l'après-midi et, en fait, c'est ma grand-mère qui m'a élevé. Ma grand-mère a été ma mère.

Tout le monde était gentil avec moi, ainsi qu'avec ma mère et ma grand-mère, grâce à moi. Quand on faisait la queue pour la nourriture, avec un plat à trois étages à remplir (un étage pour la soupe, un pour le plat principal, un pour le dessert), le fait que je sois là facilitait les choses.

Parle-moi de cet appartement.

Nous occupions un logement assez grand, l'équivalent d'un 4 ½. Mais attention ! Nous étions deux familles à l'occuper. Il y avait une grande chambre et une petite chambre. La grande chambre a été attribuée à une personne d'origine russe ; nous, ma grand-mère, ma mère et moi, occupions la petite chambre. Au début, je dormais dans le même lit que ma grand-mère ; par la suite, on a trouvé un lit rétractable qu'on sortait le soir. Et cela pendant les 17 premières années de ma vie...

Comment faisiez-vous pour vivre deux familles ensemble ?

Nous étions empilés les uns sur les autres. Nous devons partager la cuisine et la salle de bain, de même qu'un espace commun. Au début, ce n'était pas si mal, avec cette dame russe qui était seule. Mais très tôt, elle a fait venir sa mère, puis elle s'est mariée et elle a eu une fille. Il y avait donc quatre personnes dans une chambre, et nous, trois personnes, dans l'autre.

La vie est vite devenue insupportable. On se chicanait pour l'espace. On avait été mis là par la force. Il y a eu des batailles, des procès. Pour ne donner qu'un exemple, nous avons un piano dans l'espace commun. Je jouais du piano, et cette dame venait me refermer le couvercle sur les doigts... Non, vraiment, le climat était impossible.

Beaucoup de choses m'ont manqué. Ma mère a beaucoup souffert.

Une histoire de chèvre...

Ma grand-mère et moi, c'est comme l'histoire de Zeus et d'Amalthée. Amalthée est la chèvre qui a nourri Zeus lorsqu'il était enfant, pour le soustraire à Cronos, qui dévorait tout. Sa mère l'a confié à Amalthée, qui l'a nourri en remplissant sa corne d'abondance.

Des cornes de la chèvre coulaient le nectar et l'ambrosie. La chèvre a cassé une de ses deux cornes, et a rempli cette corne de fruits, qu'elle présenta à Zeus : on parle depuis lors de la corne d'abondance. Zeus a honoré Amalthée en la plaçant dans le ciel, créant la constellation du Capricorne. C'est pourquoi j'ai beaucoup d'affection pour les chèvres. Je suis Capricorne, ne l'oubliez pas. J'ai le caractère de la chèvre : comme elle, je grimpe. Ma grand-mère a été mon Amalthée.

Une enfance protégée

J'ai eu une enfance protégée. En même temps, j'ai pris conscience de la misère, de la difficulté d'être une mère monoparentale (c'était mal vu à l'époque). C'est ma grand-mère qui faisait la file pour la nourriture, qui nous préparait à manger. Voilà le climat dans lequel s'est déroulée mon enfance.

III Les études : de l'école primaire au Conservatoire (1956-1972)

Pourrais-tu nous résumer le cursus de tes études ?

Voici la chronologie :

École primaire :

- 1^{er} cycle : 1^{re} à 4^e année, de septembre 1956 à juin 1960 (6 à 10 ans)
- 2^e cycle : 5^e à 7^e année, de septembre 1960 à juin 1963 (10 à 13 ans)
- Lycée : 8^e à 11^e année, de septembre 1963 à juin 1967 (13 à 17 ans). Baccalauréat.

Conservatoire : 5 ans, de septembre 1967 à mai 1972 (17 à 22 ans). Deux diplômes en musique :

- Professeur de musique (pédagogie)
- Direction de chœur

Voyons maintenant cela un peu plus en détail.

À l'école primaire

Pour entrer à l'école à l'âge de 6 ans, en 1956, il m'a fallu une dérogation : l'âge du début de l'école était 7 ans (j'allais avoir 7 ans en décembre). Pendant que j'étais à l'école primaire, j'ai aussi fréquenté une école (privée) de musique. Ne pouvant y faire de piano, j'ai appris la clarinette.

À l'Opéra de Bucarest

Je dois dire que j'ai vécu mon enfance sur la scène de l'Opéra. C'est à l'âge de 4 ans que j'ai eu mon premier rôle de figurant dans *La Dame de pique* de Tchaïkovski. J'ai tenu le rôle de l'enfant dans *Madame Butterfly* de Puccini. À partir de l'âge de 6-7 ans, j'ai fait partie du chœur d'enfants de l'Opéra : costumes, maquillage et tout le tralala. Je me souviens de *Carmen*, *Boris Godounov* : il y en eut bien d'autres...

Au lycée

À la fin du lycée, j'ai passé le baccalauréat : en fait, en Roumanie, ça s'appelle l'examen de maturité (eh oui, je l'ai réussi !). Il a fallu passer par la période de la mue, qui m'a fait quitter le chœur. J'ai été choriste jusqu'à l'âge de 14 ans. Ma mère a alors voulu me faire entrer à l'Opéra comme figurant. Cela avait l'avantage de me procurer un petit salaire. J'ai donc été figurant de l'âge de 15 ans jusqu'à l'âge de 21 ans, quand j'étais au Conservatoire surtout. C'était pour moi un agrément, et une école. Il faut dire qu'en général, en ce qui concerne mes études, j'étais un élève médiocre et plutôt rêveur. J'avais peu d'amis. C'est en 1967 que tout a basculé.

Qu'est-il alors arrivé ?

Au Conservatoire

C'est mon entrée au Conservatoire. Rien de banal, bien au contraire. Le Conservatoire, c'est le niveau universitaire des études en musique. Tout cela se fait sur le modèle de Paris. Il faut dire que la Roumanie a eu un gros penchant pour la francophonie. L'influence française en Roumanie est considérable : on la voit dans l'architecture, la culture ; la langue française y est à l'honneur. Cela tranche avec les autres pays des Balkans, à tel point que Bucarest est surnommée « le petit Paris ».

Contre toute attente, j'ai réussi à être admis au Conservatoire. Le programme était contingenté et tous mes amis, eux, ont raté l'examen d'entrée. Ces places étaient très convoitées, car les étudiants universitaires (et le Conservatoire, c'est de niveau universitaire) étaient exemptés du service militaire. Tous voulaient donc aller à l'université. L'admission ne se faisait pas sur dossier, mais par un examen.

Pour ma part, j'aurais voulu étudier en médecine. Mais pour la médecine, il y avait huit candidats pour chaque place. Et les examens pour toutes les disciplines avaient lieu le même jour, sauf pour l'art (musique, danse, arts plastiques) et le sport. Pour la musique, il y avait une pré-session une semaine avant l'examen, pendant laquelle les candidats passaient un test d'aptitude.

J'étais bien préparé pour ce test, pour lequel il y avait 400 aspirants pour 180 places, j'avais reçu de bons conseils. J'ai donc eu un bon résultat : je suis arrivé environ 80^e. J'ai été admis au Conservatoire, un grand tournant dans ma vie. J'y ai étudié cinq ans, et j'ai obtenu mes deux diplômes. Diplôme principal : la pédagogie (professeur de musique) ; diplôme de spécialité : direction de chœur (six étudiants ont commencé la formation, quatre l'ont terminée). J'ai encore mes bulletins : on voit que j'ai obtenu de très bonnes notes.

Une adolescence « lourde et solitaire »

Comment était la vie quotidienne, la vie à la maison ?

J'ai eu une adolescence « lourde et solitaire ». Je voulais fuir dans un monde imaginaire. Je n'ai à peu près jamais fait de sport. J'allais à bicyclette, par nécessité. Je mangeais des bagels et m'arrêtais aux bornes-fontaines pour boire.

J'étais sensible à la misère des miens et de ceux qui nous entouraient. Mon seul refuge était l'escapade à la montagne : je prenais le train, et hop, en plein air. J'aimais beaucoup les films, les promenades en solitaire.

2^e ENTRETIEN (8 juillet 2021)

IV Mes deux premiers emplois (1972-1979)

Que t'arrive-t-il quand tu sors du Conservatoire ?

Au chœur de l'Armée roumaine (1972-1975)

Au sortir des études, qui étaient gratuites, chaque étudiant devait s'engager pour un stage de trois ans. Il y avait une liste de postes, et chacun choisissait son stage, celui qui avait les plus hautes notes choisissant en premier, et ainsi de suite. Dans mon cas, j'ai eu le choix entre un poste de professeur de musique, dans une région éloignée, ou de directeur de fanfare militaire.

Et quel poste as-tu choisi ?

Ni l'un ni l'autre. Je tenais à rester à Bucarest. Un heureux concours de circonstances me l'a permis. Un concours s'est ouvert pour un poste de choriste dans le chœur de l'Armée roumaine. J'ai réussi ce concours. Le général de l'armée a écrit une lettre au Conservatoire, le doyen m'a recommandé et une entente a été conclue pour que ce poste tienne lieu de stage. J'ai donc signé un contrat de trois ans. J'étais sur la liste du ministère de la Défense, comme les chefs de fanfare, mais je travaillais comme choriste, qui était une fonction civile. J'y suis resté de 1972 à 1975.

Qu'est-il arrivé en 1975 ?

Je ne voulais pas continuer dans ce poste. Mais comment faire pour ne pas être mal vu ? J'ai consulté un avocat, qui m'a dit : « Ils vont t'offrir un autre contrat, ne le signe pas. » J'y reviendrai plus tard.

Explique-nous donc comment fonctionnait ce chœur ?

Il faut dire d'abord que c'était un chœur d'une cinquantaine d'hommes, un peu comme le Chœur de l'Armée rouge. Nous étions disposés sur plusieurs rangées, les voix les moins fortes en avant, puis ça montait graduellement, avec les voix les plus fortes sur la dernière rangée. Moi, j'étais sur la première rangée (on mettait les nouveaux sur la première rangée, mais moi, j'y suis toujours resté).

Quelle sorte de gens étaient-ce ?

En général, des gens pas très instruits, mais avec de bonnes voix. C'étaient souvent des gens de métiers, qui avaient une grande discipline de travail.

Sous le régime communiste, la musique était mise de l'avant. Il y avait partout des orchestres, des chorales, nous allions dans les villes, dans plusieurs villages : j'ai parcouru mon pays de bout en bout. Même le Conservatoire avait son propre orchestre et son propre chœur, composé, non pas d'étudiants, comme ici, mais de professionnels.

Étais-tu estimé dans ce milieu ?

Pour te donner une idée, quand le chef devait s'absenter, il me demandait de le remplacer. Mais (en toute modestie) j'ai eu tellement de succès qu'il s'en est aperçu et ne m'a plus demandé de le remplacer.

Quel genre de concerts donniez-vous ?

Nous faisons deux types de concerts : pour l'armée, dans les casernes, et pour le public, dans les villes et les villages. Nous étions accompagnés par d'autres troupes : orchestre classique, orchestre de ballet, troupe folklorique, danseurs. Tous ces gens-là étaient des civils, mais ils étaient costumés en militaires pour les prestations. Pas besoin de te dire qu'on nous « sortait » pour toutes les grandes fêtes.

C'était même la première mission du chœur de l'Armée : chanter les hymnes nationaux lors des grandes fêtes. Une anecdote, à ce sujet. Une délégation nous arrive de Corée du Nord. On nous envoie quelqu'un de l'ambassade pour nous montrer à bien prononcer le coréen pour l'hymne national de Corée. Première surprise : cette personne est accompagnée d'une deuxième, qui n'a d'autre fonction que de surveiller la première...

Mais la véritable anecdote est la suivante. Un monsieur nous écoute chanter : « Pas comme ça », qu'il nous dit. Et alors, il prononce les deux phrases avec une grande rapidité. Nous essayons de l'imiter, bien en vain. À chaque fois, il nous reprend : « Non, pas comme ça. » Ça a duré un bon quart d'heure. Nous n'en pouvions plus. Alors, je me tourne vers mes camarades et leur dis : « Chantons n'importe quoi, le plus vite possible. » En fait, à ce moment-là, nous nous moquions de lui. Alors, nous chantons ce n'importe quoi, et lui, de s'exclamer, triomphalement : « Oui, oui, c'est comme ça ! » Inutile de te dire que je peux te chanter l'hymne national nord-coréen par cœur !

Le chœur de l'Armée te prenait-il tout ton temps ?

Non, j'avais d'autres occupations en parallèle. Je donnais des cours privés de théorie et de solfège, pour aider les gens à entrer au Conservatoire. C'est ce que j'ai fait en particulier avec Liliana, qui allait devenir ma conjointe et qui était violoniste. Ses parents étaient désargentés, et elle ne pouvait entrer au Conservatoire ; je lui ai enseigné la théorie, le solfège ; elle a échoué en instrument, mais a réussi dans la section pédagogie.

Par ailleurs, j'ai aussi dirigé des chorales d'entreprises à Bucarest. Comme je te disais, sous le régime communiste, les activités musicales (et sportives, d'ailleurs) étaient très développées. Chaque entreprise devait avoir son chœur de chant et on faisait des concours dans tout le pays, entre les chorales d'entreprises, entre les chorales des écoles. Il y avait un concours dans chaque ville, puis un concours national. Tout était organisé et, évidemment, il fallait un chef de chœur pour chacune de ces chorales. En entreprise, j'ai réussi à les amadouer. Et puis, tu comprends, j'avais 23-24 ans, les belles jeunes filles venaient m'entourer, presque m'enlacer...

Peut-on dire, en conclusion, que tu as aimé ton séjour dans le chœur de l'Armée ?

Pas vraiment. Bien sûr, j'aimais faire de la musique, je m'entendais bien avec mes collègues et j'étais apprécié dans mon travail. Mais il arriva toutes sortes d'incidents, notamment avec les autorités, qui ont beaucoup miné mon moral et ma confiance.

Un premier exemple. Tu te souviens de ma grand-mère, Sofia, qui m'a élevé et que je considérais comme ma mère. Elle est décédée en septembre 1974, à l'âge de 89 ans. J'ai demandé la permission d'aller aux funérailles : on me l'a refusée. Cela m'a beaucoup blessé.

Autre exemple familial, du même ordre. À la fin de notre stage « obligatoire », il y avait une période de six mois où nous étions appelés au loin, dans une unité militaire : c'était le service militaire réduit à six mois. Pour moi, cela eut lieu d'octobre 1974 à mars 1975. Or, tu vois la situation : ma grand-mère venait de mourir et ma mère était malade. J'ai demandé aux autorités à être déplacé à Bucarest, pour aller assister ma mère, au moins pendant mes jours de congé. Cela aussi m'a été refusé. On ne m'aidait d'aucune façon.

Dernier exemple. Je dirigeais une chorale de faculté de médecine (je te dis : il y avait des chorales partout !). J'ai demandé deux jours de dispense pour aller diriger le concert final : encore un refus. Ce qui était choquant, c'est que je n'obtenais aucune « faveur », alors que d'autres en obtenaient.

Cette situation, j'imagine, ne t'a pas incité à prolonger ton contrat dans l'armée...

Non, en effet. À la fin mai ou en juin 1975, on me propose un nouveau contrat. Je le refuse. Il faut faire attention, dans ces cas-là... Le général responsable me convoque et m'offre un poste à Scornicesti, le village natal de Ceausescu².

² Nicolae Ceausescu est le secrétaire général du Parti communiste de Roumanie à partir de 1965 ; en 1974, il devient président de la République jusqu'à sa chute en 1989.

C'était là un bien grand honneur. Mais, lui ai-je répondu, je ne veux pas m'éloigner de Bucarest, à cause de ma mère, et par conséquent je me dois de refuser ce poste. La réponse du général était pleine de sous-entendus : « C'est comme vous voulez... ». Et en effet, par la suite, on me fit des menaces à peine voilées sur les perspectives qui pourraient s'ouvrir à moi.

Qu'as-tu fait alors ?

Pendant tout cet été 1975, de juillet à septembre, je me suis retrouvé devant rien du tout. Les ouvertures pouvaient se résumer en un mot : zéro. Je donnais simplement encore quelques cours privés.

Un nouvel emploi : choriste à la radio-télévision nationale (1975-1979)

Et alors, en septembre 1975, arrive pour moi une nouvelle chance : à la radio-télévision nationale un concours s'ouvre pour un ténor, que je réussis ; j'entre ainsi à la radio, où je vais rester jusqu'à mon départ de Roumanie, en 1979. La radio-télévision roumaine était une institution, avec salle de concert, un peu dans le style de la salle Pierre-Mercure, à Montréal, mais en plus grand, elle pouvait contenir jusqu'à environ 800 places. On y accueillait le public.

Avant de passer à cet emploi à la radio, ne m'as-tu pas dit que ton emploi dans le chœur de l'Armée t'a permis de sillonner toute la Roumanie ?

Les voyages

En effet, les voyages ont eu une grande importance dans ma vie et m'ont fait découvrir bien des facettes de la réalité que je n'aurais pas soupçonnées autrement. Il y a eu, bien sûr, les voyages dans tous les coins de la Roumanie : j'en ai parlé tantôt. Les voyages à l'étranger m'ont marqué encore davantage. Rappelons quelques souvenirs.

1973 : Premier voyage, avec le chœur des jeunes, pour le Festival des jeunesses communistes à Berlin-Est³. Il y avait cinq autobus pleins, pour un voyage qui a duré deux semaines (du 28 juillet au 5 août). Les jeunes venaient de tous les pays du monde : c'était comme une olympiade. Le thème central était « La solidarité anti-impérialiste, la paix et l'amitié » ; il s'agissait de promouvoir le socialisme et ses valeurs.

Les autobus venaient de partout : Roumanie, Hongrie, Brno, Prague... Des Tchèques, justement, sont venus saluer les jeunes Roumains dans leur autobus, en leur faisant le signe de la victoire... En visitant l'Allemagne de l'Est, j'ai été très impressionné par une ville comme Dresde, laissée telle quelle après la guerre pour en montrer les ravages... En visitant Berlin-Est, nous nous sommes rendu compte que ce pays était beaucoup plus développé, technologiquement, que le nôtre : par exemple, le métro, les électroménagers modernes (c'était la première fois que je voyais ça...). Nous avons vu le Mur, la porte de Brandebourg : c'était vraiment toute une sortie.

³ On peut lire à ce sujet l'intéressant article de Monica Fioravanzo, « La RDA et le Festival mondial de la jeunesse à Berlin (1973) dans une perspective transnationale : auto-représentation, cultures jeunes, réception », dans *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 51-1, 2019, p. 51-65 (disponible en ligne), qui donne tout le contexte. Le Festival comptait 19 000 délégués venus de 140 pays ; il y avait 288 000 délégués est-allemands.

Comment s'est déroulé le Festival ?

Pour les événements, nous allions au stade, nous, toutes les jeunesses communistes, aux cris de « *Frieden, Freundschaft, Solidarität !* » (Paix, Amitié, Solidarité !). Avec les Allemands, c'était fabuleux. Comme aux Olympiques, les blocs nationaux défilaient les uns après les autres, par ordre alphabétique. Pour tous les pays communistes, on se levait et on lançait de grandes acclamations. Quand est arrivé le tour de l'URSS, notre délégation roumaine ne savait que faire. Les uns se levaient, les autres les faisaient se rasseoir ; les délégations des autres pays étaient toutes debout ; nous, nous ne savions que faire (ce qui montre bien les réticences des Roumains vis-à-vis des Russes).

As-tu pu aussi voir des habitants dans la ville ?

J'ai remarqué, en entrant dans les magasins, que les commis nous répondaient avec une certaine raideur, alors que, dans les pays que nous avons traversés avant, la Hongrie et la Tchécoslovaquie, nous ne parlions pas plus la langue, mais les gens étaient aimables, accommodants : ils étaient d'un tempérament plus ouvert.

As-tu pu visiter d'autres pays ?

Nous sommes allés en Bulgarie et même, déjà en 1972, en Italie. Chaque pays avait sa couleur, ses spécificités. Par exemple, j'ai trouvé les Bulgares très honnêtes ; le pain qu'on y mangeait était admirable, vraiment très bon. En Roumanie, ce n'était pas le cas : c'est tout le système qui était défaillant. Aussi tard qu'en 1992, on a pu lire dans *La Presse* le récit d'immigrants roumains arrivés ici dans des conteneurs... Beaucoup de monde cherchait à fuir : c'était vraiment dur à vivre. Les Roumains se cherchent : ça a été dur...

Es-tu allé aussi en Hongrie ?

Oui. Avec l'armée, j'avais déjà visité toute la Hongrie, en 1974. La Hongrie était particulièrement intéressante pour moi, vu mes origines familiales. Nous y avons fait une tournée de trois semaines. Budapest est tournée vers Vienne et l'Autriche, vers l'Occident. Ainsi, pour aller de la Roumanie à Budapest, c'étaient de petites routes, bien ordinaires. Mais quand on partait de Budapest vers l'Autriche, on roulait sur de grandes autoroutes.

La nuit, nous sortions en chemise et blue-jean, avec un pull-over : nous passions incognito. À 21 h, il n'y avait plus personne dans les rues ; par contre, les bars et les restaurants étaient pleins. À 22 h, c'était la fin des spectacles : on voyait que les gens vivaient ! Les gens s'embrassaient, j'ai vu des enfants jouer, aller en excursion.

À ce moment-là, tu te souviens que, depuis 1956, les Russes occupaient la Hongrie⁴. En 1974, les Russes étaient là, mais les Hongrois les ignoraient.

Pour nous, la grande différence entre ces pays et la Roumanie, c'est que chez nous, il n'y avait rien à manger dans les magasins...

⁴ Insurrection de Budapest le 23 octobre et intervention soviétique le 4 novembre.

Il me semble que tu es aussi retourné en Italie.

Oui, nous avons fait une autre tournée en 1977 en Italie. Cette fois, c'est avec la radio nationale. L'année 1977 est restée très vive dans nos mémoires en Roumanie : c'est l'année du fameux tremblement de terre du 4 mars 1977, un séisme de 7,2 sur l'échelle de Richter, qui a duré 52 secondes. Il a fait 1 500 morts à Bucarest et 11 000 blessés. J'y étais, et c'était vraiment terrible ! Pour te donner une idée, nous sommes partis pour l'Italie, peu de temps après, en passant par la Yougoslavie. À Belgrade, je suis allé me promener sur un pont. Un pont comme tous les autres ponts, qui n'est pas complètement immobile. Eh bien, moi, j'ai eu le sentiment que le pont tremblait, comme pour un tremblement de terre...

Nous avons fait un très beau voyage : nous avons vu toute l'Italie. Nous avons un passeport, qu'on nous a pris en arrivant et remis quand nous sommes repartis.

Choriste et directeur à la cathédrale catholique allemande Saint-Joseph de Bucarest

Tu nous as souvent dit que tu avais chanté le répertoire allemand à la cathédrale catholique allemande de Bucarest. Comment cela est-il arrivé ?

En 1977, Andreas Poufetye, qui était professeur d'harmonie au Conservatoire et maître de chapelle à l'église Saint-Joseph, quitte la Roumanie. J'avais commencé à chanter avec lui à l'église en 1970, j'avais gagné sa confiance, j'étais devenu chef de pupitre. Nous interprétions tout le répertoire allemand.

De 1970 à 1977, je chantais dans le chœur et je remplaçais le chef quand celui-ci voulait aller écouter le chœur depuis la nef de l'église. Souvent, il me laissait continuer, à tel point que je me suis mis à le remplacer. Quand il a quitté Bucarest en 1977, on a cherché à le remplacer ; c'était un poste convoité.

Saint-Joseph était une cathédrale catholique allemande. On y faisait des messes avec musique classique. De plus, nous donnions deux grands concerts, à Noël et à Pâques. Comme nous étions dans un pays communiste, sur le programme, on cachait les éléments religieux ; on n'indiquait pas qu'on chantait des messes, mais on annonçait, en grosses lettres : BACH, HAYDN, BEETHOVEN, BRUCKNER.

Tous les Allemands de la ville étaient instrumentistes et venaient jouer ; nous étions une trentaine de choristes, bien coincés dans le jubé : c'était une assez petite église. Quand est survenu le tremblement de terre de 1977, l'église a été fortement secouée. On ne pouvait plus monter au jubé ni à l'orgue.

C'est dans ces conditions que j'ai pris la direction de ce chœur. J'ai mis les choristes en avant, l'organiste en haut. J'ai gardé de vifs souvenirs de cette période. Par exemple, j'ai réussi à trouver une partition de poche du *Requiem* de Fauré ; j'ai retranscrit les parties pour chaque instrumentiste. Ma dernière prestation s'est déroulée à Pâques le 15 avril 1979 où j'ai interprété *Johannes Passion* de Bach.

3^e ENTRETIEN (22 juillet 2021)

Ce contact avec l'Église catholique n'est-il pas exceptionnel en Roumanie ? N'est-ce pas plutôt un pays de tradition orthodoxe ?

La Roumanie est quand même un pays divers. Oui, en général, la religion dominante est la religion orthodoxe. Mais, dans le nord du pays, en Transylvanie, il y a une forte communauté hongroise, relativement autonome, qui est à dominante protestante. La Transylvanie est une région comprise entre la couronne des Carpates et la Grande plaine hongroise. C'est une zone de rencontre des cultures : catholique, luthérienne, orthodoxe. Luthérienne, car il y avait déjà des colonies saxonnnes en Transylvanie au Moyen Âge ; ces Saxons (*Sachsen* en allemand) devinrent luthériens au moment de la Réforme. C'était un groupe riche et influent. Dans le nord, il y a beaucoup d'églises et de monastères ; huit de ces églises, les églises en bois du Muramures, ont été inscrites en 1999 au patrimoine mondial de l'UNESCO, comme huit autres églises du nord de la Moldavie, qui y sont depuis 1993.

J'ai eu la chance, tout en étant dans un pays communiste, de connaître, à la fois la tradition orthodoxe et la tradition catholique. Ça m'a servi quand je suis arrivé à Montréal : je connaissais déjà pas mal de choses, tant du côté musical que du côté liturgique.

Un dernier mot, peut-être, sur cette expérience musicale à la radio roumaine ?

Un souvenir cocasse me revient. Un jour, nous préparons une messe de Schubert. À la dernière minute, cette prestation est annulée, je ne sais plus pourquoi. L'année suivante, nous reprenons l'œuvre, avec un nouveau chef. Comme nous la connaissions déjà, le chef se met à travailler mille et une nuances, à peaufiner les détails.

Arrive la répétition générale avec l'orchestre. Cuivres, trombones et trompettes se font aller : nos infinies nuances se perdaient toutes, le chef ne nous entendait plus, nous pressait de chanter plus fort. Au diable le raffinement !

Ce genre d'expérience est formateur : je voyais ce qu'il fallait faire et ne pas faire...

V L'année du destin, 1979 : de Bucarest à Montréal

Et nous arrivons à 1979, notre principal sujet d'aujourd'hui, puisque c'est l'année qui marque ton passage de Bucarest à Montréal.

Préambule

Avant de commencer, j'aimerais faire un préambule, que j'ai d'ailleurs écrit. Je t'en donne des extraits, que je commente. Ça commence ainsi : « Chaque vie est un roman. Comme Œdipe, je voulais fuir la destinée. Et en voulant fuir sa destinée⁵, on ne fait que l'accomplir. » Je suis un réfugié : celui qui fuit. Ma vie a été le fruit de tout un concours de circonstances.

⁵ Dans la mythologie grecque, l'Oracle de Delphes annonce à Œdipe que s'il retourne dans son pays, il tuera son père et épousera sa mère. C'est alors qu'Œdipe essaie de fuir sa destinée, qui malgré tout, à terme, se réalisera.

Peut-on parler de ce qui est à l'origine de ton départ de Roumanie ?

J'arriverai dans un moment aux circonstances précises. De manière générale, il y avait les conditions de vie difficiles et la situation politique du pays, c'était très répandu dans le milieu où je vivais. De manière plus particulière, il y a eu une situation dans ma vie personnelle qui a fait qu'à un moment donné, je me suis senti comme coincé, mis en échec : j'ai voulu effacer l'ardoise et tout recommencer à neuf.

Et voici la fin de mon préambule : « En quittant une route, on en prend une autre. Le Nouveau Monde n'est pas une symphonie. » Pour Dvorak, oui, c'est de la musique, mais pour un immigrant, la vie est dure, surtout les premières années.

Ça, c'est le cadre général. Donc, tu voulais quitter la Roumanie. Quelles circonstances ont joué dans ton départ ?

La deuxième tournée en Italie (avril-mai 1979)

Une tournée de la radio était prévue en Italie, du 17 avril au 10 mai 1979, une tournée de trois semaines.

Je vois que tu as apporté là toutes sortes de documents relatifs à ce voyage.

Oui, j'ai tout conservé : la liste de mes médicaments, de mes vêtements, les billets de transport ou de spectacle, une grande carte de Rome, le guide Baedeker sur l'Italie, et aussi des notes détaillées que j'ai prises sur chaque jour du voyage. On peut donc en faire une description très précise. À propos du guide Baedeker⁶ écrit en français, je l'avais pris dans la bibliothèque chez nous, avant de partir ; on y trouve la signature de mon grand-père : A. G. Hudig.

Savais-tu lire le français ?

J'ai toujours été intéressé par les langues. À ce moment-là, en 1979, je ne pouvais pas parler ces langues, mais je pouvais lire l'allemand, l'italien, le français, l'anglais, le russe.

Arrivons donc à ce voyage en Italie.

D'abord, le trajet se fait en train, de Bucarest à Belgrade. Là, on prend deux autobus : un pour le chœur, l'autre pour l'orchestre. Ça te donne un peu une idée du nombre de personnes : une quarantaine dans chaque groupe.

À partir du 19 avril, on donne un concert chaque jour : Padoue, Gênes, Lucques, Naples, et ainsi de suite. Avec comme répertoire Mozart, Bach, Haydn et aussi des chants a cappella.

Concentrons-nous sur ta fuite.

Le 5 mai, sur le chemin du retour, nous nous arrêtons à Frosinone, une petite ville à 70 km au sud-est de Rome, sur l'axe autoroutier Rome-Naples. Nous approchons de la fin du voyage. Mon plan de fuite était prêt dans ma tête : c'est à Milan, où nous devons nous

⁶ *L'Italie, des Alpes à Naples. Manuel abrégé du voyage*, Leipzig, Karl Baedeker, 1905, 445 p.

arrêter le 8 mai, que j'avais décidé de faire faux bond au groupe. Nous donnons donc notre concert du 5 à Frosinone et là, nous rentrons à l'hôtel.

C'est à ce moment-là que je saisis une conversation entre les deux chefs (du chœur et de l'orchestre) qui expliquaient qu'à Milan, l'hôtel était situé à l'extérieur de la ville. Cela changea tous mes plans : pas question d'être pris à l'extérieur de Milan, en pleine nature...

Je décidai donc de fuir dès le lendemain matin, à Frosinone, où j'avais un peu repéré les lieux, en particulier la gare ferroviaire, avec l'horaire du départ pour Rome : il y en avait un prévu à 7 h 10.

Cela allait bien avec l'horaire du groupe : nous nous levons vers 6 h, avons rendez-vous dans le hall de l'hôtel à 7 h 15 et partions à 7 h 30.

Je retiens mon souffle. Comment était considéré un geste de ce genre, en Roumanie ?

C'était gravissime. Pour les autorités, c'était un véritable drame. Mais tout le monde voulait partir. Il y avait sans doute là-dedans beaucoup du mirage de l'Occident. En fait, on partait sans trop savoir dans quoi on s'embarquait...

Étiez-vous surveillés pendant le voyage ?

Je l'étais plus que d'autres, parce que déjà, à Bucarest, j'avais été l'objet de dénonciations. Le climat de délation était omniprésent. Il fallait toujours être sur ses gardes.

Je te donne un exemple. Notre argent roumain ne valant rien en Italie, on nous donnait chaque jour des liras italiennes, qu'on dépensait dans les magasins. Prévoyant ma fuite, j'accumulais cet argent et ne le dépensais pas. Cela a éveillé les soupçons : pourquoi celui-là ne fait-il pas d'achats ? On me posa la question. Je compris que je devenais suspect.

Alors, pour tromper les autorités, je sortais ostensiblement le premier de l'autobus et me précipitais dans une boutique ou au marché, pour faire semblant que j'allais dépenser. Un autre jour, je vois qu'une dame a acheté une paire de blue-jeans. Je lui demande si ça peut faire pour Liliana. Quand elle me dit oui, encore là, bien à la vue de tout le monde, je lui achète cette paire de jeans pour 10 000 L. Donc, oui, il y avait de la surveillance.

Le récit de la fuite : le 6 mai 1979

Comment s'est passée la dernière nuit ?

Il faut plutôt parler du lendemain matin, jour de ma fuite, le 6 mai. Nous sommes trois dans la chambre, dont un bon communiste, sans doute chargé de surveiller les deux autres. J'avais préparé mon bagage la veille, laissant tout dans ma valise : mon costume officiel, mes partitions, tout ce qui appartenait au chœur. Je ne prenais avec moi que mon sac à dos, avec mes cartes d'identité, mes souliers de marche, mon béret basque.

Alors, qu'arrive-t-il le matin du 6 mai ?

Je m'empresse de passer le premier à la salle de bain. Le 2^e qui y va est le vrai communiste. C'est alors que j'annonce au 3^e, qui est un bon gars, que je vais fuir. Il m'embrasse et me dit : « Fais attention à toi. » Et je pars. Il est 6 h 30.

Une rencontre inopinée

Je m'étais préparé tout un boniment pour la réception de l'hôtel, mais personne n'était là. Je sors de l'hôtel et je tombe sur un autre camarade, que nous avions surnommé Piment farci. De toute évidence, il était là, de garde.

Il faut réagir vite, pour ne pas éveiller les soupçons. Je me dirige directement vers lui : « As-tu vu s'il y a une boulangerie dans les parages ? Je vais te chercher quelque chose. » Manifestement, l'autre était complètement désarmé et ne savait que faire. Il ne dit pas un mot.

Je marche donc calmement, mais sitôt tourné le coin, je me mets à courir de toutes mes forces vers la gare. Je veux prendre le train pour Rome, qui passe à 7 h 10. J'arrive à la gare, je prends un billet, avec le peu d'italien que j'ai appris. (J'ai encore le petit carnet où je notais tous les mots italiens que j'apprenais...).

Le train n'arrive pas...

Mais alors, à 7 h 10, le train n'arrive pas. 7 h 20 : toujours pas de train. Je commence à m'énerver passablement, car je sais que notre autobus doit partir à 7 h 30 et on verra bien alors que je ne suis pas là. Pour donner le change, je m'achète un journal italien. Je ne comprends pas très bien la langue. Tout à coup, je crois entendre qu'on m'appelle : « Cittadino Andrea ». On semble me chercher. Grand soulagement quand le train arrive finalement à 7 h 30.

Pendant ce temps, à l'hôtel...

Pendant ce temps, à l'hôtel, c'est le branle-bas de combat. Je l'ai su par après, par deux filles (qui se sont échappées plus tard et dont je te reparle dans un instant) qui m'ont tout raconté. À 7 h 15, quand on voit que je ne suis pas dans le hall, on se met à ma recherche. Le chef de chœur dit : « Cherchez-le dans l'hôtel ». En fait, c'était un bon gars lui aussi, mais pour ne pas éveiller les soupçons, il fallait qu'il fasse semblant de s'alarmer.

Tout cela me fait penser à Cesare Angelotti, dans la *Tosca* de Puccini, qui vient de s'évader du Château Saint-Ange et qui essaie de s'échapper. Tout à coup, un coup de canon tiré depuis le Château Saint-Ange annonce que l'évasion a été découverte. Alors, à l'hôtel, à 7 h 30, ce fut comme ce coup de canon : on découvrit que je n'étais pas là. Et, chose merveilleuse, Piment farci n'avait pas dit un mot...

À Rome

Que fais-tu en arrivant à Rome ?

D'abord, toujours par précaution, je ne suis pas descendu à la Gare centrale. Je me dirige vers l'ambassade autrichienne, pour demander un visa. Dans mon esprit, le camp pour réfugiés des pays de l'Est se trouvait en Autriche. Mais là, on m'explique qu'il me faut plutôt aller à la Questure (équivalent de la SQ ici).

À la Questure, on me prend mon passeport et on me dit que j'allais partir pour un camp de réfugiés à Trieste [ville du nord-est de l'Italie, à deux pas de la Yougoslavie]. Il est 10 h du

matin, je demande si je peux aller visiter Rome. Non, me répond-on, vous êtes désormais sous protection italienne.

Il faut savoir que toute personne du bloc de l'Est qui s'échappe doit demander refuge dans le premier pays où elle est entrée.

Quelle était l'attitude de la population, de l'opinion publique, face aux réfugiés, à ce moment-là ?

Elle n'était pas très favorable. Les radios de La Voix libre, propagande occidentale diffusée dans les pays de l'Est, nous décourageaient de quitter notre pays, disant que l'Occident ne voulait plus de réfugiés. En fait, l'Italie accueillait les réfugiés, à condition qu'ils ne restent pas dans le pays.

Dans la nuit du 7 au 8 mai, accompagné d'un agent civil, je pars donc en train pour Trieste ; dans le même compartiment, deux autres policiers accompagnaient un autre type qu'on expulsait en Yougoslavie. Pour dormir, je mets mon argent bien à l'abri et nous arrivons à Trieste vers 7 h, 7 h 30.

À Trieste

Là, on nous installe au poste de police, au sous-sol, où il y avait des matelas. Il est 8 h. J'entends un gars et une fille qui parlent roumain. Ils ont fui la Roumanie, en passant sous les barbelés qui séparent les deux pays, ont traversé toute la Yougoslavie, ont réussi à gagner l'Italie et c'est là qu'ils ont été attrapés (la fille, Gina, m'apparaît d'ailleurs plus forte que le garçon).

Et alors, ils nous embarquent tous trois dans une jeep pour nous conduire supposément au camp de réfugiés. Il faut comprendre que je suis toujours sur mes gardes et que je surveille tout avec attention. Je vois une pancarte routière qui annonce : Yougoslavie 15 km, et un peu plus loin, Yougoslavie, 8 km. J'ai bien l'impression qu'on est en train de nous reconduire en Yougoslavie.

Il faut éviter cela à tout prix : on n'a pas fait tous ces efforts pour retomber sous le joug communiste... Alors, je monte tout un plan avec mes deux compagnons : la fille demandera au vieux chauffeur de s'arrêter au bord de la route, pour qu'elle fasse ses besoins. Quand il l'aura laissée sortir, nous nous enfuirons tous les trois, chacun de son côté, fuyant chacun pour soi, adviene que pourra.

Heureusement, nous n'avons pas eu le temps d'exécuter notre plan : la jeep s'est arrêtée à environ 4 km de la frontière, au camp de réfugiés qui s'appelait *Campo profughi stranieri Padriciano*, Padriciano étant le nom du village. C'était une ancienne caserne. J'y suis resté jusqu'au 16 juillet, alors qu'on m'a déménagé au *Campo profughi di Latina*, au sud de Rome⁷. J'y suis resté jusqu'au 9 octobre, jour de mon vol de Rome vers Montréal.

⁷ Ouvert en 1957, après le soulèvement hongrois de 1956, ce camp a été le plus grand camp de réfugiés italien destiné à accueillir les réfugiés de pays de l'Est ; il a fonctionné jusqu'en 1991, après la fin de la guerre froide.

À quoi occupais-tu tes journées dans ce camp ?

À Rome, interprète

J'ai surtout servi d'interprète. Depuis mon premier voyage, j'avais appris pas mal d'italien ; je pouvais donc agir comme interprète auprès de mes compatriotes roumains.

Je te disais tantôt que je m'intéressais aux langues, particulièrement aux langues romanes. Le roumain est une langue romane, tout comme l'italien, l'espagnol ou le français. Ainsi, regarde ce livre de García Lorca, que je me suis procuré en Italie. On y trouve ses poèmes en espagnol, avec traduction en italien. Pour enrichir mon vocabulaire, j'ai traduit tout cela en roumain : c'est très semblable. En fait, j'ai voulu être un intellectuel, plutôt que de vaquer aux travaux manuels.

Un jour, au camp de Trieste, j'ai eu une surprise : je me retrouve face à face avec deux filles de mon cœur de chant roumain, qui s'étaient enfuies elles aussi, après moi. L'une avait un contact en Allemagne, et son mari devait quitter la Roumanie en même temps qu'elle : ce fut toute une gymnastique ! Alors, que moi, j'étais un atome libre ! Ce sont elles qui m'ont raconté ce qui s'était passé à Frosinone, le jour de ma fuite, le 6 mai. Pour leur part, elles étaient parties avec leur costume officiel : en Roumanie, on a forcé leur famille à en rembourser le prix, et plutôt le prix fort.

Alors que moi, j'avais tout laissé à l'hôtel : tout a été rapporté en Roumanie, mon épouse a reçu ses blue-jeans et ma famille n'a rien eu à payer.

Pourquoi as-tu choisi le Canada comme pays d'accueil ?

Il faut d'abord que je te précise les trois étapes que devaient franchir les réfugiés. La première était la rencontre avec la police italienne. Ensuite, il fallait se présenter devant les gens de la Convention de Genève sur les réfugiés⁸. Lors de cette rencontre, on détermine si on est des réfugiés politiques ou économiques. Dans mon cas, c'était manifestement économique.

Pendant ces entrevues, on parle avec d'autres personnes. Justement, j'ai pu parler avec un homme assez haut placé, réfugié politique, qui m'annonce que la fin de ce régime communiste approche⁹. Sois bien tranquille, me dit-il, ne t'en fais pas. Sage conseil, assurément.

Et la troisième étape ?

La troisième étape, c'était avec l'organisme Caritas, qui nous aidait à préparer notre dossier et à choisir le pays où nous désirions aller. Le choix n'était pas infini : États-Unis, Canada, Australie, Afrique du Sud. J'ai tout de suite désiré aller au Canada, et plus précisément au Québec. Il est certain que je ne voulais pas aller aux États-Unis. Le Canada, pour moi, c'était la joie de vivre. Le Québec résonnait en moi comme une contrée plus européenne. J'étais prêt à apprendre le français, j'étais attiré par la mentalité latine.

⁸ Ratifiée en 1951, cette convention est la base du travail du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Elle énonce les droits des personnes déracinées et les obligations des États pour assurer leur protection.

⁹ Elle allait se produire dix ans plus tard avec la chute du mur de Berlin.

Mais quelles langues avais-tu apprises en Roumanie ?

À l'école, après le roumain, le russe était obligatoire. Ensuite, on apprenait une autre langue, au choix : moi, j'avais choisi l'allemand.

Au Québec, en 1979, c'est le Parti Québécois (PQ) qui était au pouvoir et on préparait le référendum. Je n'étais pas du tout au courant de cela. Le 19 septembre, je suis allé à l'ambassade canadienne à Rome ; la Délégation du Québec était dans le même édifice. On m'a demandé ce que je comptais faire au Québec. J'ai répondu : poursuivre mes études. Dans ce cas-là, m'a-t-on dit, on vous recommande de vous installer à Montréal.

Sur ces entrefaites, j'apprends la naissance de mon fils, Vlad, le 15 juillet 1979. J'écrivais régulièrement à ma famille, en faisant bien attention à ce que je disais. On a fait des pressions sur ma femme pour qu'elle me fasse revenir. De mon côté, je faisais tout pour la ménager. C'était pour elle un moment difficile : elle était enceinte et en même temps, elle passait ses examens finaux au Conservatoire.

Départ le 9 octobre 1979

Raconte-nous ton arrivée au Québec.

Le 9 octobre, je prends l'avion à l'aéroport de Rome/Fiumicino. Après 9 heures de vol, j'arrive à Montréal à 15 h. Je gèle complètement : imagine-toi, ce jour-là, il faisait zéro degré. Je n'avais absolument pas les vêtements appropriés.

On nous envoie à l'Hôtel Lasalle, rue Drummond. Nous étions un groupe de 12 ou 13 Roumains. Première impression : la ville me semble immense et propre. Nous sommes pris en charge par le gouvernement (ce qui, soit dit en passant, n'était pas le cas aux États-Unis, où un répondant était nécessaire. Le fait est que j'y avais une cousine, à New York).

C'est une autre raison pour laquelle j'ai choisi le Canada : ils prennent la responsabilité. Après trois ans, on peut obtenir la nationalité canadienne. Aux États-Unis, ce sont des organismes qui vous prennent en charge. Moi, j'ai voulu l'indépendance le plus tôt possible.

Mon premier logement

Où as-tu d'abord habité à Montréal ?

Après quatre jours à l'hôtel et une rencontre avec l'Immigration, du côté de l'avenue Atwater, on nous a envoyés dans un immeuble à logements, angle Papineau et Jean-Talon : nous y étions deux par chambre. C'était le 12 octobre.

Et qu'as-tu fait à ce moment-là ?

Le 18 octobre, j'ai commencé à travailler à l'aéroport de Dorval, à faire du ménage, avec trois autres Roumains. Comme on n'avait pas idée où c'était, la première fois, nous nous y sommes rendus... à pied ! Nous faisons le ménage la nuit, les gros travaux (lavage de planchers, par exemple), tandis que des femmes faisaient le ménage des bureaux (époussetage...). Un Roumain faisait le lien, on allait à droite et à gauche, d'emploi à emploi, de petite *job* à petite *job*.

Je suis resté là, avenue Papineau, jusqu'au 1^{er} décembre, alors que je suis déménagé. Le gouvernement nous donnait 60 \$ par semaine, pour nos dépenses ; là-dessus, la chambre nous coûtait 30 \$ (beaucoup trop pour l'époque : je me suis rendu compte après coup que c'était de l'exploitation). On nous a aussi donné un coupon de 100 \$ pour aller nous acheter des vêtements, entre autres, en vue de l'hiver.

Nous étions une dizaine de Roumains ensemble, dans le même immeuble. À 29 ans, j'étais le plus âgé du groupe ; en fait, les autres étaient de jeunes garçons. Ce qui fait qu'en pratique, j'ai agi un peu comme chef de groupe, regardant tous les prix, faisant en sorte que nous partagions des biens et des services, au lieu de nous les acheter chacun de notre côté.

4^e ENTRETIEN (29 juillet 2021)

Travail en usine

As-tu pu te trouver un emploi plus stable ?

Oui, à partir du 7 novembre, j'ai pu travailler dans une manufacture de textile, tenue par des Italiens, sur la rue Clark, angle Fairmount. J'étais chargé de l'expédition. Mon patron était un Juif roumain. Une fois que les couturières avaient fini de fabriquer les vêtements, moi, je les classais par style, par couleur, et quand les commandes arrivaient, le patron m'envoyait chercher, sur chaque rayon, les vêtements appropriés.

Le grand patron était un Juif hongrois, très gentil. Après ma première semaine, j'étais surpris de ne pas être payé : c'est là qu'on m'a appris que la paie était aux deux semaines. J'étais mal pris, mais la comptable de l'usine, une madame Charron, a été bien aimable et m'a avancé une somme en me remettant un chèque. Les heures étaient longues, on travaillait même le samedi (48 h./sem.).

Pendant ce temps, je suivais des cours de français.

Tu me disais que tu as déménagé le 1^{er} décembre ?

Oui, je me suis trouvé une chambre dans un appartement au 239, boulevard Saint-Joseph Ouest. C'était une chambre tout en long. Je l'ai aimée, parce que j'avais surtout peur du froid. Je n'avais pas de bail : je payais chaque mois. J'y suis resté tout le temps de mes études, jusqu'en 1984.

Mais alors, comme je quittais la chambre de l'avenue Papineau et que mon colocataire n'avait pas les moyens de payer la chambre seul, on a trouvé un autre Roumain, du genre aventurier, qui arrivait de Toronto, qui a pris ma place et à qui j'ai laissé tout mon mobilier. Et tout ce temps-là, je continuais à travailler à l'usine.

VI Chef de chœur à Montréal (1980-1981)

Comment as-tu renoué avec la musique ?

À l'église Notre-Dame

Tout commence le jour de Noël 1979, la veille de mes trente ans. Je vais ce jour-là à la messe de Noël à l'église Notre-Dame. Je suis impressionné, alors j'y retourne. Au mois de janvier 1980, après la messe, je monte à la tribune et je rencontre l'organiste Pierre Grandmaison¹⁰ et je lui dis que j'aimerais chanter.

Il me demande de revenir la semaine suivante et me présente alors au chef de chœur, Marcel Laurencelle¹¹. Il m'accepte, et j'y chanterai pendant un an. L'accueil a été correct. Je chantais à côté d'Aurèle Barrette, ténor de réputation. On avait le choix, pour le chant, de prendre le missel écrit en grégorien ou en écriture courante. J'ai choisi le grégorien, pour apprendre à le lire. Après un mois, Aurèle Barrette me demande : « D'où venez-vous ? » La conversation s'engage, il me dit : « On a besoin de professeurs. »

Enregistrement à Radio-Canada

De son côté, Marcel Laurencelle précise : « On n'a pas le moyen de vous payer. » Plusieurs des autres choristes étaient des professionnels qui étaient rémunérés. Pour compenser, en quelque sorte, il m'invite, vers avril ou mai, à participer à une émission des Beaux Dimanches, à la télévision, pour honorer Joseph Rouleau. C'était enregistré au Vieux-Port de Montréal et on y interprétait un extrait de *Boris Godounov*, de Moussorgsky. Évidemment, je connaissais bien la pièce et je pouvais aider avec la prononciation du russe. Ce fut un travail d'à peu près trois jours et le cachet me rapporta autant qu'un mois de travail à l'usine. J'apprenais ainsi, sur le tas.

Je fus très impressionné par cet enregistrement, en particulier par le jeu des caméras. Tout était minuté en détail. On enregistra en 30 minutes ce qui aurait pris une journée entière en Roumanie. La vitesse, l'efficacité m'ont émerveillé : c'était très professionnel.

Double dépaysement

Comment as-tu vécu ce passage de la Roumanie à l'Italie, puis de l'Italie au Canada ?

Ce fut pour moi un double dépaysement : d'abord, de la Roumanie à l'Italie, le passage du monde communiste au monde capitaliste ; puis de l'Italie au Canada, le passage de l'Europe à l'Amérique. Par exemple, à l'été 1980, j'ai voulu aller voir ma cousine à New York. Il me faut pour cela un visa. Je vais au consulat italien : on me fait attendre, pour m'annoncer que c'est au consulat américain que je dois me rendre. J'ai fait ce voyage d'une fin de semaine à New York en autobus : ce fut mon premier voyage.

¹⁰ Né lui aussi en 1949, Pierre Grandmaison est titulaire des orgues de Notre-Dame depuis 1973.

¹¹ Marcel Laurencelle, 1914-1991, fut maître de chapelle à l'église Notre-Dame de 1976 à sa mort.

Je n'arrivais pas à faire des achats, parce que je travaillais tout le temps¹². Alors, la vie quotidienne était difficile. Ainsi, j'ai voulu acheter un couteau. Je vais sur l'avenue Laurier, je m'en procure un pour 7 \$. Évidemment, je me suis rendu compte par la suite que, sur le boulevard Saint-Laurent, j'en aurais eu un facilement pour 1 \$! Pendant deux mois, la vie fut vraiment dure : j'arrivais à peine à me procurer de la nourriture.

Redevenir étudiant en 1980

Comment les choses ont-elles changé ?

Je voulais retourner aux études, en musique, à l'université. J'ai examiné un peu le fonctionnement des quatre universités, à Montréal. L'UQAM et Concordia étaient plus « populaires » : ça ne m'intéressait pas. McGill était manifestement la meilleure, mais mon anglais n'était pas assez bon, je suis donc allé à l'Université de Montréal.

Tu as pu t'inscrire facilement à la Faculté de musique ?

Que non ! Rien n'est facile quand on ne connaît pas ça. Il n'y avait là personne pour m'orienter. À tel point que j'ai songé à changer de métier. J'ai passé un concours à l'Opéra de Montréal, en vain : on m'a fait comprendre que les candidats étaient choisis d'avance.

Alors, je me suis demandé si je ne devrais pas devenir aide-infirmier. Je me suis informé au Collège de Bois-de-Boulogne : on m'a répondu qu'il fallait s'inscrire au SRAM (Service régional d'admission de Montréal). Je suis allé au Cégep du Vieux Montréal, rien ne marchait. On était à l'été 1980. Au SRAM, on m'a refusé, disant qu'on ne savait pas quel genre d'études secondaires j'avais fait. Je n'avais évidemment aucun diplôme en main.

C'est la secrétaire du Cégep du Vieux Montréal qui m'est venue en aide. Quand elle a vu que le SRAM me refusait l'entrée, elle m'a demandé en quoi j'avais étudié. Je lui explique que c'est en musique et que j'aimerais bien étudier en musique à l'Université de Montréal. Aussitôt, elle contacte pour moi la responsable de la Faculté de musique, Colette Chevalier¹³. Cette madame Chevalier a été pour moi une véritable bouée de sauvetage.

À la Faculté de musique

Qu'a-t-elle donc fait ?

En plus de m'accueillir le plus aimablement du monde, elle m'indique qu'il y a, une semaine plus tard, une épreuve d'entrée. Je m'y présente. Personne ne parle ni ne dit quoi que ce soit.

On nous donne une dictée musicale : pour moi, c'est relativement facile. Puis, on nous distribue une feuille, pour le chiffrage d'accords. Là, c'est plus compliqué : on n'a pas le même système en Roumanie et au Canada. Je m'applique, mais voilà qu'après 10 minutes, on me retire ma feuille : la durée de cette partie était limitée à 10 minutes, ce que je ne savais

¹² Ce n'est que le 1^{er} juillet 1990 que les commerces sont autorisés à ouvrir le dimanche.

¹³ Musicienne accomplie, Colette Chevalier (1925-2019) a été responsable du secteur académique de la Faculté de musique de 1969 à 1992.

pas... La feuille suivante portait sur l'histoire de la musique. Cette fois, me dis-je, je ne me ferai pas prendre. C'étaient des questions à choix multiples, auxquelles je réponds à toute allure, et je termine en 10 minutes : mais là, on avait 30 minutes pour faire le test !

En après-midi, c'était l'épreuve de solfège. On me donne une partition ; j'avais un diapason, je chante la partition, et les examinateurs sont émerveillés !

Madame Chevalier m'annonce que je suis accepté en 1^{re} année et m'indique comment faire ma demande de prêts et bourses, qui se fait un trimestre d'avance. Au mois d'août, elle m'explique qu'il faut entrer dans le système pour le comprendre. Pour moi, le système de crédits, de cours obligatoires, de cours à option, c'était tout nouveau et pas facile à démêler.

Comment s'est fait cette entrée à l'université ?

De septembre à décembre 1980, j'ai vécu de rien. Heureusement, des amis italiens (de l'usine) me sont venus en aide. En septembre 1980, j'ai eu la chance de faire la rencontre d'un chef, Jean-François Sénart, qui dirigeait le chœur de l'Université¹⁴. Il y préparait alors la *Messe en si* de Bach. L'amitié entre nous deux fut immédiate. J'ai continué à chanter pendant trois ans avec lui. C'est là que tout a commencé.

As-tu des souvenirs précis à ce sujet ?

En octobre, il m'a invité à participer à l'émission « À travers chants », de Radio-Canada¹⁵. Un peu plus tard, il m'a fait enregistrer quelques chants roumains. Pour trois émissions, j'ai été payé 900 \$: pour moi, c'était une fortune, on peut dire que ça m'a sorti du pétrin. Par la suite, au mois de novembre, j'ai pu faire ma demande pour les prêts et bourses.

En quatre ans, de 1980 à 1984, j'ai donc fait un baccalauréat en musique. Parmi les cours au choix, j'ai choisi tout ce qui touchait la musicologie, l'analyse, la lecture de partitions.

L'arrivée aux Jongleurs (1981)

C'est donc comme étudiant que tu es devenu chef de chœur des Jongleurs ?

Tout cela s'est fait en même temps, s'est chevauché, en quelque sorte. En tant que responsable d'activités chorales, Jean-François Sénart voyait passer beaucoup d'offres d'emploi pour des chefs de chœur. C'est ainsi qu'en avril-mai 1981, il me fait part de deux concours, l'un pour l'Ensemble vocal Les Jongleurs et l'autre, pour le poste de maître de chapelle à l'église Saint-Antoine-de-Padoue de Longueuil¹⁶. J'ai été recommandé par Jean-François Sénart, ce qui a sans doute contribué à ce que j'obtienne les deux postes.

¹⁴ Jean-François Sénart fut directeur des activités chorales et professeur de direction chorale à l'Université de Montréal de 1973 à 1990.

¹⁵ De 1973 à 1982, Jean-François Sénart dirigea à la SRC la série d'émissions « A cappella » (plus tard « À travers chants ») dont l'ensemble, formé en majorité de chanteurs professionnels, réalisa quelque 130 programmes dans une quinzaine de langues.

¹⁶ C'est en février 1982 que le diocèse de Saint-Jean est devenu le diocèse de Saint-Jean-Longueuil et c'est à ce moment-là que l'église Saint-Antoine-de-Padoue a été désignée comme co-cathédrale.

Parlons d'abord de l'église Saint-Antoine-de-Padoue.

J'y arrivais dans un climat de confrontation. Il y avait eu là, très longtemps, un maître de chapelle réputé, un monsieur Bourdon. Après son départ, les chefs passaient, mais personne ne restait. Un an plus tard, à l'Alliance chorale du Québec (ACQ), je rencontre un chef de chœur qui m'interroge : « Tu es encore là ? », signifiant que les autres, avant moi, étaient partis en vitesse, vu le climat insupportable.

Pour ma part, j'ai pris une méthode pédagogique toute simple. J'ai tout d'abord demandé aux choristes : « Montrez-moi ce que vous savez. » Et à partir de là, on a progressé ensemble, ça a marché. Je m'entendais bien avec celui qui fut longtemps président, Jean-Pierre Roux. Je suis resté avec cette chorale jusqu'en 1993.

Passons maintenant à tes débuts aux Jongleurs.

J'ai assisté au dernier concert dirigé par Jean-Paul Desjardins. C'était son concert d'adieu, à la salle Pollack de l'université McGill, le 2 mai 1981¹⁷.

Les Jongleurs avaient organisé un concours. Nous étions quatre ou cinq candidats, nous devions préparer une pièce obligatoire et une pièce à notre choix. Finalement, j'ai été choisi.

Les débuts

Au début, ce fut la lune de miel. Mon premier concert eut lieu, lui aussi, à la salle Pollack, le 8 mai 1982. J'avais préparé un programme Renaissance. Un animateur présentait les poèmes : c'était à la fois un concert et un spectacle.

La professeure de chant Lucette Tremblay, qui était là – elle fut professeure de chant de Mercedes [Roy], invitée par quelqu'un de l'Ensemble, proclama que c'était « extraordinaire ». Il n'en fallait pas plus : il n'y eut plus de braquage après ce concert. Le 7 mai 1983, pour le 25^e anniversaire de l'Ensemble, toujours à la salle Pollack, nous présentions quatre grandes œuvres, de Bach, de Mozart, de Brahms et une cantate rock.

Quel lien as-tu établi avec Les Jongleurs ?

En fait, je dois le dire, Les Jongleurs m'ont tout appris. Je suis entré dans l'organisation : la programmation, les échéanciers, les stages à Saint-Côme, qui étaient une grande fête. Il faut dire qu'il y avait aussi des Jongleurs qui étaient très, très bons.

J'ai participé aux rencontres de l'Alliance des chorales du Québec (aujourd'hui l'Alliance chorale du Québec, ACQ) et également à l'Alliance régionale des chorales de l'île de Montréal (ARCIM). La présidente à l'époque de l'ACQ, Christine Dumas, avait déjà fait partie des Jongleurs ; elle a été assistante chef de chœur en 1980.

C'est avec Les Jongleurs que j'ai tout appris : comment organiser des pupitres, comment faire telle ou telle chose. Être chef de chœur en Roumanie et être chef de chœur au Québec, c'étaient

¹⁷ Il y avait, entre autres, au programme *Quatre chansons slovaques*, de Bela Bartok ; l'Ensemble comptait alors 33 choristes.

vraiment deux mondes. Ainsi, à l'église Saint-Antoine, on discutait de différents points. Je donne mon avis, et vient le temps de voter. On m'avertit : « Tu n'as pas le droit de vote. » C'est là que j'ai compris que ce n'était pas ma chorale, mais que j'étais engagé par la chorale. En Roumanie, les piliers du groupe ont certes leur mot à dire, mais c'est le chef qui mène.

Je vois que pour cette entrevue, tu as préparé une ligne du temps, avec tous les chœurs que tu as dirigés.

Oui, et nous les mentionnerons tout à l'heure, mais tu remarques que Les Jongleurs est le seul ensemble avec lequel je suis resté de 1981 à aujourd'hui. Avec les autres groupes, ça s'est arrêté, ou il y a eu des arrêts et des recommencements. J'ai essayé de conserver à chacun des groupes sa couleur propre, que chacun garde son identité. Dans le cas des Jongleurs, j'ai toujours trouvé qu'il y a un esprit « Jongleurs », et c'est cela que j'essaie de conserver le plus possible.

Est-ce à dire que la lune de miel a duré ?

Oh non ! Il y a eu des soubresauts. L'un des plus importants est survenu après deux ou trois ans : un groupe dissident est parti. Peut-être cinq à sept personnes, mais parmi les plus solides, dont presque tous les membres du conseil d'administration. Ces choristes étaient de tendance élitiste. Ils voulaient améliorer la qualité du chœur, en chasser « le bois mort ». Ils sont partis et ont créé un nouveau groupe, le Bach et cetera, dont Jean-Louis Richer, ancien directeur des Jongleurs, a pris la direction.

Parmi ceux qui sont restés, il n'y avait aucun ténor. J'ai quand même préparé un programme à quatre voix, et lentement, on s'est reconstitués. Ma tendance a toujours été plus « socialisante », soit prendre les gens là où ils sont et progresser. Ainsi, on a organisé à Saint-Côme des ateliers avec la technique Alexander¹⁸. J'ai fait venir des chanteuses professionnelles. J'ai voulu faire venir Gail Desmarais, de Sherbrooke (qui n'a pas voulu venir), et j'ai invité Thérèse Puzé, du Collège Saint-Laurent¹⁹. On a ainsi eu des cours de technique vocale, on a participé à des concours avec l'ARCIM, et pendant plusieurs années au Festival choral de Montréal. J'ai pu connaître d'autres chefs de chœur : en somme, je suis entré dans le mouvement.

Y a-t-il eu une évolution des Jongleurs ?

Assurément, notre répertoire a évolué. Nous sommes partis d'un accent mis sur les chants de la Renaissance et sur le folklore, et nous avons progressé. Il y avait une certaine tradition musicale aux Jongleurs, que je voulais poursuivre. Ainsi, en 1968, César Geoffray a écrit pour Les Jongleurs un arrangement de la chanson « C'est dans le mois de mai »²⁰.

¹⁸ La technique F. M. Alexander permet d'apprendre à rétablir soi-même un équilibre postural sain nécessaire au bon fonctionnement de l'organisme.

¹⁹ Sœur Thérèse Puzé (1927-2018), religieuse de la congrégation de Sainte-Croix, a été professeure de chant à l'École de musique Sainte-Croix et au Cégep de Saint-Laurent.

²⁰ César Geoffray (1901-1972), un des initiateurs du renouveau du chant choral en France, est le fondateur du mouvement « À Cœur Joie », qui organise tous les trois ans les Choralies de Vaison-la-Romaine.

Les Jongleurs ont toujours été de joyeux lurons. À un certain moment, notre subvention du Conseil des arts du Canada a été coupée. Une dame responsable vint nous rencontrer, nous reprochant d'utiliser cet argent pour aller à la bière...

Les expériences avec d'autres chœurs t'ont-elles marqué ?

J'ai dirigé tellement de groupes ! De 1983 à 1985, ce fut Ars Choralis, avec Aldéris Saulnier. C'est le pianiste Paul Surdulescu, un Roumain, qui m'avait demandé d'y aller. Puis, de 1985 à 1987, j'ai dirigé le Chœur symphonique de Sherbrooke. En avril 1986, nous avons interprété la messe « *In tempore belli* » de Haydn, à l'église St Peter's de Sherbrooke, avec une organiste tellement mauvaise que ce fut un désastre... Heureusement, nous avons pu reprendre la pièce la semaine suivante à l'église Sainte-Praxède de Bromptonville, où ce fut très bien. L'année suivante, les gens de ce chœur, qui se voulait « symphonique », se sont dits fatigués de chanter des messes. C'est alors que je leur ai proposé un programme de chœurs d'opéra. Ce concert fut donné à la salle Maurice O'Bready, avec l'orchestre symphonique de Sherbrooke, dirigé pour l'occasion par Louis Lavigueur. Je me suis aussi occupé à l'époque d'un chœur d'enfants, toujours à Sherbrooke, organisé par France Dupuis, que j'ai initiée à la direction de chœur. On y joignit un autre chœur d'enfants, meilleure recette pour remplir à coup sûr la grande salle Maurice O'Bready de 1 500 places.

Cours de pédagogie à l'UQAM (1987-1991)

Est-il vrai que tu es encore retourné aux études ?

Eh bien oui ! Je cherchais toujours un emploi et j'aurais pu enseigner la musique. Mais voilà, on me demandait de suivre un cours de pédagogie. C'est donc ce que j'ai fait, de 1987 à 1991, cette fois à l'UQAM. C'est aussi durant ces années-là que j'ai collaboré avec Miklós Takács (1932-2015), qui dirigeait la chorale de l'UQAM.

Pour ce qui est d'enseigner, j'ai bien pu faire de la suppléance, de temps en temps, mais ça n'a vraiment pas marché. La diminution de l'enseignement de la musique dans les écoles y est sans doute pour quelque chose.

Autres chorales

Peux-tu nous parler aussi un peu des autres chorales que tu as dirigées ?

Il y eut d'abord la chorale Saint-Antoine de Longueuil, de 1981 à 1992, qui pouvait compter jusqu'à une soixantaine de membres. De 1990 à 1995, j'ai dirigé le Chœur Guillaume-Couture, basé à Notre-Dame-de-Grâce. J'ai aussi dirigé un certain nombre de chœurs d'entreprises. Ainsi, de 1992 à 1995, le Chœur de midi, de l'Office national du film du Canada (ONF) ; en 1995-1996, la Clé des Chants, ensemble vocal de la Société de transport de la Communauté urbaine de Montréal (STCUM) ; de 2005 à 2019, l'Air des champs, à Longueuil, avec des membres de l'Union des producteurs agricoles (UPA), et enfin, depuis 2007, la Chorale Pierre-Boucher, en lien avec la Fondation de l'hôpital du même nom.

N'as-tu pas dirigé aussi d'autres chœurs ?

Oui, il y en eut un certain nombre : l'Ensemble vocal Saint-Laurent, de 1996 à 2004 ; le Chœur d'Outremont, avec orchestre, de 1997 à 1999, le Cœur Enchanté, à Longueuil, de 1998 à 2018, un ensemble particulièrement dynamique ; le chœur italien Excelsior, de 2006 à 2012, qui était un chœur d'opéra, avec orchestre, et aussi un chœur d'hommes, Tre Venezie, de 2006 à 2014. Enfin, vers 2008-2010, j'ai été à la tête du chœur d'enfants du Plateau, aujourd'hui dirigé par Roseline Blain, qui chantait dans un local en face du métro Mont-Royal.

De 1994 à 1997, j'ai été maître de chapelle à l'église Notre-Dame-de-Lourdes, à Verdun. Si on ajoute un certain nombre de cours privés, l'ensemble de ces activités a réussi à me procurer des revenus.

En conclusion

Que conclure de tout ceci ?

Quand je regarde mon parcours de vie, avec le recul, je vois qu'il y a une sorte de continuité et que j'ai voulu servir la musique, à ma façon. Dans un premier temps, avec ma voix, comme choriste, puis, en voulant rendre service, comme chef de chœur. Et je me rends compte qu'en même temps, ça m'a rendu service.

Ce que j'ai cherché avec Les Jongleurs, c'est que les gens aient du plaisir à faire ce qu'ils faisaient. En quelque sorte, on pourrait dire que Les Jongleurs sont une chorale de formation. Ce qui explique qu'il y ait sans cesse renouvellement des effectifs. Et ce qui me fait particulièrement plaisir, c'est de voir d'anciens choristes revenir.

Avec la pandémie, le défi à relever a été considérable. Je dois dire que je suis sorti de la dernière année plutôt épuisé. J'ai été content de pouvoir m'arrêter pendant l'été. Je fais tout pour garder l'Ensemble en activité. L'image qui me revient est celle de ce navire, enlisé dans des eaux peu profondes et dont les matelots ne savaient plus que faire. Alors, le capitaine les fit tous aller d'un côté, puis courir rapidement de l'autre, pour créer du mouvement, jusqu'à ce que, à force d'efforts, le bateau s'ébranle et finalement, réussisse à regagner le large. C'est un peu ce que je nous souhaite.

